inouïes.

III.

Trois jours s'étaient écoulés, et sir John Cochrane vivait encore. Le messager, porteur du *warrant de mort*, avait été, disait-on, dépouillé de ses dépêches, et, avant qu'on pût obtenir un nouvel ordre pour l'exécution, les démarches actives du comte de Dundonald près du confesseur du roi pouvaient être couronnées de succès.

Pendant ce temps, Grizel était devenue la compagne assidue de son père, et s'efforçait, par ses douces paroles, d'entretenir l'espérance dans son cœur. Près de quatorze jours s'étaient écoulés depuis l'enlèvement de la dépêche, et l'espoir nourri dans l'ame du prisonnier commençait à s'évanouir pour faire place à une incertitude plus cruelle encore que le désespoir. Bientôt même on apprit que le comte de Dundonald n'avait rien obtenu, et que le monarque, bigot et cruel, avait une seconde fois signé l'ordre d'exécution du malheureux sir John. Cet ordre était attendu depuis trois jours.

— La volonté du ciel soit faite ! murmura douloureusement le prisonnier.

— Amen ! répondit Grizel avec une véhémence extraordinaire. Puis, après un moment de silence, elle ajouta :

— Cependant mon père ne périra pas !

IV.

Or, le messager du roi, porteur du warrant de mort de sir John Cochrane, avait atteint de nouveau la plaine située à l'embouchure de la Tweed. Il pressait vivement de l'éperon les pas de son cheval, regardant avec précaution autour de lui, et tenant dans sa main droite un pistolet armé pour sa défense. La lune ne répandait qu'une clarté douteuse, qui donnait un aspect plus lugubre à ces landes désolées. Il était parvenu à l'angle d'un taillis assez épais, lorsque son cheval se cabra à la détonation d'un pistolet et le jeta hors de selle. Au même instant un inconnu se précipite, lui appuie le genou sur la poitrine, et, lui montrant la lame d'un poignard, lui dit :

— Tes armes ou la mort !... C'est bien ! Ton cheval maintenant et tes dépêches !... C'est bien !.. Tu peux continuer ton chemin. Adieu !

Le messager se releva plus mort que vif et se dirigea d'un pas tremblant vers Berwick, tandis que l'inconnu, s'élançant sur le cheval, disparaissait à travers la plaine.

V.

Tous les préparatifs étaient faits pour l'exécution de sir John Cochrane, et les exécuteurs de la loi n'attendaient plus que l'arrivée du messager porteur du second *warrant* de mort, lorsqu'arriva la nouvelle qu'une fois encore la dépêche avait été enlevée de vive force. C'était donc pour sir John une nouvelle prolongation d'existence. Il se jeta au cou de sa fille.

— Le doigt de Dieu semble se montrer dans tout ceci, dit-il ; puis-je ne pas être déçu par cette dernière lueur d'espérance !

— Ne vous le disais-je pas ? mon père ne périra pas !

Et, ce disant, Grizel donna pour la première fois un libre cours à ses larmes.

Cependant quatorze jours ne s'étaient point encore passés, que les portes de la prison s'ouvrirent tout-à-coup et qu'on vit le comte de Dundonald se précipiter dans les bras de son fils. L'intervention du confesseur du roi avait enfin réussi. Après avoir signé deux fois la sentence de mort, sentence si mystérieusement soustraite avant d'arriver à sa destination, Jacques s'était décidé à accorder un pardon que le ciel semblait commander. Sir John Cochrane, accompagné de son père lui-même, se rendit immédiatement dans sa demeure, où l'attendaient ses proches et ses amis, et où furent répandues bien des larmes de joie.

Grizel seule, qui pendant sa captivité, lui avait donné tant de preuves de tendresse, Grizel était absente. En ce moment, un étranger se présenta à la porte du logis et demanda audience. L'inconnu dont nous avons parlé entra. Il était vêtu, comme nous l'avons dit, d'un manteau d'étoffe grossière et d'une simple jaquette ; mais sa contenance annonçait une condition moins obscure que ne semblaient l'indiquer ses vêtemens. Il porta négligemment la main à son chapeau, mais il resta couvert.

— Lorsque vous aurez lu ceci, dit-il en présentant à sir John deux papiers, jetez-les au feu.

Sir John lut, parcourut et tressaillit : c'étaient les deux *warrants de mort !*

— Comment pourrai-je reconnaître un tel service ? répondit-il. Comment récompenser celui qui m'a sauvé la vie ? Mon père, mes enfans, rendez grâces à mon libérateur !

Le vieux comte saisit la main de l'étranger, ses enfans la pressèrent dans leurs bras, et, quant à lui, il se prit tout-à coup à verser des larmes.

— Quel nom dois-je donner à mon sauveur ! reprit sir John.

L'inconnu, à ces mots, ôta le chapeau qui lui cachait à moitié la figure, et l'on vit une longue et blonde chevelure se répandre et flotter en boucles soyeuses sur l'étoffe grossière de ses vêtemens.

C'était celle d'une femme, et cette femme c'était Grizel Cochrane..

Chronique des Tribunaux.

JEAN BEAU-FILS.

Présent, toujours présent devant le tribunal, Jean Guillaume Beaufils, dit Polichinelle-nez-rouge, à cause qu'il n'était pas blanc, bon enfant et vivant dans le chique, incapable de chercher des raisons à un poulet à la mauvelle, et prêt à répondre à toute la justice du monde, présent !

M. le président.—Quel est votre état ?

Beaufils.—Mon état ! un petit état, sans état, voilà mon état !

M. le président—Votre demeure ?

Beaufils.—Ma demeure ! comme mon état ; pas besoin de logement pour rien loger ; aussi quand on crie au feu, jamais j'me dérange.

M. le président.—Vous avez déjà été condamné trois fois ; vous étiez en surveillance et vous avez rompu votre ban.

Beaufils.—J'ai quéque chose à vous dire sur votre surveillance. Vous croyez peut être que c'est une belle invention ! Oui pas mal. Ils sont si bêtes en province que quand vous arrivez dans une petite méchante ville pour faire un petit jugement de rien du tout, ils s'imaginent toujours que vous êtes des brigands enragés capables d'assassiner le maire, les adjoints, les gendarmes, le bedeau et les chats de la commune ; tous les chiens vous aboient aux jambes, les enfans vous font des convulsions horribles, et les bourgeois vous occuperaient pas seulement à tirer un sciau d'eau, dans la crainte d'être empoisonnés.

M. le Président.—Vous avez été trouvé couché dans les Champs Elysées, pendant la nuit.

Beaufils.—Couché pendant la nuit ?... Encore une invention de gendarme... J'étais tout gentiment à faire belle jambe assis sur une chaise à cinq heures du matin. Le beau monde y va le soir, moi je préfère le matin ; chacun son goût.

M. le président—Vous devriez y mettre plus de franchise et dire la vérité..?

Beaufils.—Suis-je devant la loi pour dire la vérité?

M. le président.—Assurément ; on doit toujours la vérité à la justice.

Beaufils lève la tête, tourne les yeux autour de la salle, et les arrête sur la pendule qui marque une heure et demie ; mais je ne vois pas la loi sur la vérité. C'est égal, j'vas vous dire la vérité, c'est que j'ai mangé trois petits jugements qui ont été faits par les sergens de ville, les municipaux et les mouchards.

M. le président— Le premier de ces jugements était une condamnation pour un vol.

Beaufils.—Puisque vous m'empêchez de dire ma vérité je ne dirai plus rien. Tout ce que je vous demande, c'est de ne plus me donner de surveillance, parce qu'en province, là, vrai, ils sont par trop bêtes.

Sur la déposition conforme de deux sergens de ville, Beaufils est condamné à six mois de prison.

Beaufils.—Six mois ; et après qu'est-ce que je ferai ?

M. le président—Vous aurez à retourner au lieu de votre surveillance.

Beaufils.—Encore ! alors c'est comme si je ne vous avait rien dit. Défaut mon père avait bien raison de dire qu'on ne gagne rien à plaider.

Connaissances Utiles.

Que le pauvre apprenne à gagner, le riche à dépenser.

Le Souci.

Fleur de la tristesse.

Tout le monde connaît cette fleur dorée qui est l'emblème des jeunes de l'ame. Dédaignée dans nos jardins, elle est abondamment parsemée sur la surface du globe et offre à l'observateur plusieurs singularités remarquables. On la voit fleurir toute l'année, c'est pourquoi les Romains l'appelaient : *fleur des calendes* ou de tous les mois. Ses fleurs ne sont ouvertes que de, six à cinq heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi, elles se tournent toujours vers le soleil et laissent échapper dans l'obscurité des étincelles phosphoriques, comme la capucine. On lui trouve encore une vertu hygrométrique, elle annonce les orages ; les paysans disent : *Billezine la pluie.*

LHERBIER.

Au premier coup-d'œil rien ne paraît facile comme la conservation des plantes desséchées, et cependant rien n'est plus rare que de trouver un herbier en bon état. Il exige beaucoup de soins, non seulement pour son arrangement, mais encore pour le préserver des attaques des insectes destructeurs. L'amateur qui veut jouir de le visiter et de s'éparer tous les mois au moins les dégâts qu'ils pourraient y avoir faits.

Lorsqu'on va herboriser pour se faire un herbier, on doit choisir l'instant où le soleil a essuyé la rosée qui humecte les différentes parties des fleurs. En les cueillant il faudra, autant que possible, choisir des échantillons qui possèdent tous les caractères génériques et spécifiques, c'est-à-dire fleur et fruit, tige, feuilles et racines. Cependant, comme la grosseur des individus rend très-souvent la chose impossible, on peut, dans ce cas, se contenter de la fleur avec quelques feuilles et un morceau de tige ou de branche ; si la branche est ligneuse, on fera une incision longitudinale, tout le long : on écartera l'écorce en la détachant du bois que l'on enlèvera avec la pointe du canif ; mais on attendra pour faire cette opération que l'on soit de retour chez soit. A mesure que l'on recueillera les plantes, on doit les déposer dans une boîte de fer-blanc, avec la précaution de tourner toutes les racines du même côté ; elles s'y conservent très-bien et même plus cuts jours sans se faner. Si l'herborisation s'étendait à une grande distance et que l'on dût ne rentrer chez soi qu'au bout de quelques jours, on aurait le soin d'envelopper la racine de la plante que l'on veut conserver dans toute sa fraîcheur, avec un peu de mousse que l'on humectera tous les soirs. Par ce moyen bien simple, j'ai conservé (dit Bellard) pendant quinze jours des fleurs très-délicates dans tout leur éclat.

Arrivé chez soi, on se procurera un bon nombre de feuilles de papier gris sans colle ; on en placera cinq ou six sur un carton solide et bien uni et l'on étendra une fleur dessus. Pour lui conserver une bonne attitude, on placera sur chacune de ses parties à mesure qu'on les développera, de petites plaques ou pièces de cuivre. On les laissera jusqu'à ce que la plante soit fanée et conserve son attitude. Alors, on enlèvera les plaques de cuivre, et on la couvrira de cinq ou six doubles de papier gris ou la sectra légèrement en presse, et on l'y laissera vingt-quatre heures. Si l'on n'avait pas de presse faite exprès pour cela, on pourrait la remplacer par le moyen d'une planche bien unie que l'on mettrait dessus et que l'on chargerait d'un corps lourd. Il faut que la plante ne soit pas assez pressée le premier jour pour être détériorée dans ses parties délicates et charnues.

Le lendemain, on regardera et l'on remplacera par d'autres les feuilles de papier qui se seront empatées de son humidité. On étendra les pétales ou les feuilles qui auraient pris un faux pli ou qui se seraient crispées, et l'on remettra sous presse en serrant davantage. Chaque jour on fera la même opération en augmentant toujours la pression jusqu'à parfaite dessication ; alors avec un pinceau doux et fin, on passera sur toutes ses parties une couche de la liqueur de sir Smith ; et lorsqu'elle sera sèche, on la placera sur une feuille épaisse de papier blanc, on l'y fixera à demeure, par le moyen de petites bandelettes de papier que l'on collera avec de la colle à bouche, et sur une desquelles on écrira le nom du genre et de l'espèce.

Lorsqu'on aura un assez grand nombre de végétaux ainsi préparés, on les réunira en un cahier que l'on mettra encore pendant deux jours sous la presse. Je crois inutile d'entrer dans des détails relativement au format que l'on doit donner à ces herbiers ; le goût et l'intelligence en dépeindront plus à l'amateur que tout ce qu'on pourrait lui dire. Je dois seulement faire observer que plus la dessication des fleurs sera rapide, moins elles perdront leurs couleurs et plus leur conservation sera facile. On ne doit jamais déposer un herbier dans un endroit humide, sous peine de le voir se gâter en peu de temps.

Il existe des plantes qui se dessèchent difficilement, comme les scolopendres, les orchis ; d'autres qu'il faut se hâter de placer sur les feuilles où elles doivent être fixées, comme certaines algues, certains fucus ; d'autres enfin qu'on ne peut soumettre en aucune sorte à la dessication comme les champignons, et qui ne conservent à la mémoire des quadrupèdes omnivores ; l'expérience les fera connaître, et avec un peu d'attention on atteindra promptement l'art de les conserver.

Tribune Publique.

Au peu d'esprit que le bon homme avait,
L'esp it d'autrui par complément servait.

Mr. le Rédacteur.

Le tata.—Dois je vous dire ce que c'est que le *tata* ? c'est un terme nouveau qui se traduit simplement par ceux de *bon soir*. Si l'on veut, c'est un néologisme qui remplace arbitrairement la ancienne formule d'usage, laquelle n'est plus en saison de vogue aujourd'hui que ce qui est vieux devient ridicule et sent par trop le commun. Qui l'aurait cru que la mode dût empiéter à ce point sur le bon français usuel ! Montréal a seule tout le mérite de cette création prodigieuse si plutôt elle n'a pas été empruntée au babil de l'enfance. Le *tata* s'y est introniné dans les cercles élégants comme un article de parade ; il y figure avec un air de naïveté qui répond convenablement à son origine. Sur ce point nous ne nous posons nullement en rivaux de notre bonne sœur ; nous la laisserons seule avancer dans cette voie d'amélioration dont la perspective ne nous paraît guère séduisante. Un jeune fashionable qui se sent une prédilection particulière pour les goûts étranges, à la complaisance de vouloir introduire le *tata* dans notre cité ; nous lui en passerions volontiers la fantaisie attendu le faible avantage qui résulte pour une langue de la substitution d'un mot qui n'a de signification dans aucun sens à un autre qui exprime quelque chose.

Nous avons peine à pardonner à ce faux goût

(*) *Tea-pot* pour théière, *strap* au lieu de *sous-pied*, *dickey* pour devant de chemise, *tobord* (tea-board) pour plateau, *saucepanne* (sauce pan pour marmitte, *stock* pour col, et une foule de mots du même genre qui doivent être jetés à vau-l'eau.